

*CENT-CINQUANTENAIRE DE LA CHAIRE D'ICHTHYOLOGIE
ET D'HERPÉTOLOGIE*

(LEÇON INAUGURALE FAITE AU MUSÉUM, LE 9 JUIN 1945).

PAR LÉON BERTIN.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,
MES CHERS COLLÈGUES,
MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi de vous rappeler d'abord quelques dates :

Le 21 frimaire an III (11 décembre 1794), la Convention Nationale décrète qu'il y aura au Muséum d'Histoire Naturelle un troisième cours de Zoologie.

Le 24 nivôse an III (12 janvier 1795), LACÉPÈDE est nommé Professeur de Zoologie pour la démonstration des Quadrupèdes ovipares, des Reptiles et des Poissons.

Le 14 pluviôse an III (2 février 1795), LACÉPÈDE prend place parmi ses collègues.

Il y a donc cent cinquante ans, à quelques mois près, qu'a été fondée la chaire d'Ichthyologie et d'Herpétologie dont j'ai l'honneur d'être aujourd'hui le septième titulaire.

Que mes premiers mots soient de reconnaissance à l'égard de l'Assemblée des Professeurs et de l'Académie des Sciences qui m'ont appelé à un si haut poste et qui m'ont fait confiance pour le travail que j'ai l'intention d'y accomplir.

Que ma reconnaissance aille ensuite, en remontant le cours du temps, aux maîtres qui m'ont laissé l'héritage de leurs travaux et finalement au grand ancêtre qui fut le fondateur et le premier titulaire de cette chaire.

*
* *

Bernard-Germain-Etienne de LA VILLE, comte de LACÉPÈDE, est né à Agen en 1756 et mort à Epinay-sur-Seine, près de Paris, en 1825. Sans que l'on puisse doser, par ces dates extrêmes, les influences respectives qu'eurent en lui le XVIII^e et le XIX^e siècles, il semble que LACÉPÈDE fut avant tout, au sens le meilleur de cette expression, un homme de l'Ancien Régime. Il en conserva toute sa vie la noblesse du caractère et du style et la politesse la plus

raffinée. « Continuateur de Buffon » est le titre qu'il mérita plus qu'aucun autre et aux plus divers points de vue.

Sa famille était noble. Par son père, comte de LA VILLE-SUR-ILLON, près d'Épinal, il se rattachait aux familles princières de Lorraine, de Bourgogne et de Bade. Sa mère, née de LA FONT DE MALEDEN, l'apparentait à plusieurs seigneuries du Midi de la France. Un de ses grands-oncles maternels le fit héritier du nom et du titre de comte DE LACÉPÈDE qu'il porta désormais et rendit illustre.

Tira-t-il vanité de ses titres ? Une de ses lettres, conservée à la Bibliothèque du Muséum, le montre recherchant à l'âge de 22 ans l'origine de sa lignée paternelle. Simple curiosité peut-être ou désir de se faire valoir parmi la haute société parisienne qu'il fréquentait alors. CUVIER, dans son *Eloge historique*, dit avoir vu un arbre généalogique où LACÉPÈDE s'intitule duc de Mont-Saint-Jean, en souvenir d'un de ses lointains ancêtres fait duc de Monte-San-Giovanni par le roi Charles VIII, pendant son éphémère possession du royaume de Naples. Sous l'Empire, l'exemple aidant, LACÉPÈDE se prévaut encore de ce titre et écartèle au surplus les armes de La Ville-sur-Illon avec celles de Lorraine et de Bourgogne ancien. Vanité qui, en tous cas, n'altéra jamais la simplicité de ses mœurs et de son commerce.

Du fait de ses alliances et de ses parentés, LACÉPÈDE aurait pu prétendre à une situation à la cour de France où l'on parlait de lui dans les termes les plus élogieux. Les comtes DE VERGENNES et DE MAUREPAS intriguaient pour lui faire obtenir une ambassade. Tout au plus accepta-t-il de renouer, dans les provinces rhénanes, avec les maisons auxquelles il était allié. On le nomma colonel dans un régiment bavarois. Il porta avec satisfaction, dit-il, l'uniforme et les épaulettes... mais il ne vit jamais son régiment. Là s'arrêta sa triple carrière de courtisan, de diplomate et de soldat. Les sciences et la musique, nous allons le voir, attirèrent bien davantage l'esprit curieux et l'âme sentimentale de ce cadet de Gascogne.

Avant qu'il eût fait ses premiers pas dans la vie, LACÉPÈDE avait eu le malheur de perdre la plus tendre des mères. Son père lui choisit comme précepteur un professeur d'éloquence au collège de la ville, et lui-même, sur les conseils de Monseigneur DE CHABANNES, évêque d'Agen, se chargea de l'éducation d'un enfant qu'il idolâtrait. Le principe admis fut de laisser au jeune LACÉPÈDE un semblant de totale liberté dans le choix de ses camarades et de ses lectures, tout en éloignant de lui, sans en avoir l'air, les relations qui paraissaient indésirables. Ainsi LACÉPÈDE vécut pendant plusieurs années dans l'illusion que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et qu'il n'y a pas de méchants hommes, pas de mauvais livres dont on ait à se défier. L'optimisme qui entra dans son âme dès cet âge tendre ne l'a jamais quitté. Toute sa vie, malgré de

multiples déboires, il ne put se défendre d'ignorer le mal et d'excuser plutôt que blâmer. Dans ses œuvres même, l'optimisme transparaît parfois sous la forme d'un manque de critique qui lui fait accepter aveuglément les assertions erronées de ses prédécesseurs.

BUFFON était du nombre des auteurs que LACÉPÈDE avait à sa disposition pendant sa jeunesse. Il l'emportait à la campagne, à chaque période de vacances, lorsqu'un cycle immuable le ramenait de la maison d'Agen au château de Lacépède qui existe encore, dans la commune de ce nom, près du Lot et de son confluent avec la Garonne. « J'allais souvent, dit-il, lorsque je voulais lire Buffon, m'asseoir à l'ombre des grands arbres, au sommet de rochers escarpés, du haut desquels je dominais sur cette vaste et admirable plaine de la Garonne, sur les collines qui la bordent, sur les montagnes que l'on découvre au-delà des collines, sur l'antique chaîne des Pyrénées dont les cimes couvertes de neige terminent l'horizon le plus étendu. » C'est en présence de tels spectacles que naquirent simultanément son sentiment de la nature et sa passion pour l'histoire naturelle. Comme Jean-Jacques ROUSSEAU et Bernardin DE SAINT-PIERRE, LACÉPÈDE aimait la nature pour les pensées morales et philosophiques qu'elle faisait naître dans son âme. Comme BUFFON, il cherchait à la décrire dans le style noble et harmonieux qui lui convient. A l'ombre de ses grands arbres, sur ses rochers escarpés, LACÉPÈDE était déjà le penseur, le philosophe, le naturaliste, l'écrivain qu'il resta jusqu'à sa mort.

Avec le sentiment de la nature était né en LACÉPÈDE celui de la musique. Son père, son grand-père et son précepteur s'exerçaient souvent ensemble sur la viole et la basse-de-viole. L'enfant s'amusa d'abord à les entendre, puis y prit un plaisir de plus en plus vif et ne tarda pas à participer à ces concerts de chambre. Un dominicain espagnol lui donna des leçons d'orgue et de clavecin. De ses proches, il apprit à jouer du violoncelle qui fut toujours son instrument favori.

A mesure que le sens musical progressait en lui, le jeune LACÉPÈDE ajoutait à la virtuosité de l'exécutant celles du compositeur et du chef d'orchestre. « La musique, dit CUVIER, devint pour lui une seconde langue qu'il écrivit et qu'il parla avec une égale facilité ». On écoutait avec ravissement ses symphonies et ses sonates dans les salons les plus réputés de sa ville natale. A l'âge de quinze ans, il fit exécuter dans la cathédrale d'Agen un motet qu'on l'avait prié de composer pour une cérémonie religieuse. Et c'est ainsi que, de succès en succès, il en vint au projet hardi de remettre en musique l'opéra d'Armide. Les pages s'ajoutaient aux pages quand il apprit par les journaux que le célèbre GLUCK travaillait aussi à cet opéra. Il renonça donc à son projet, mais non à celui d'envoyer à GLUCK

les pages déjà écrites. GLUCK lui répondit par de grands compliments.

La musique, à cette époque, était partagée entre *piccinistes* et *gluckistes*, entre partisans, si l'on peut dire, de la musique à effets et partisans de la musique sentimentale. On opposait l'opéra italien qui vise surtout à mettre en valeur les voix des artistes à l'opéra français, défendu par GLUCK, qui exige plus de naturel, plus de compréhension, et cherche à exprimer toute la gamme des sentiments humains. LACÉPÈDE se rencontrait avec GLUCK dans cette aspiration musicale. Aussi la *Poétique de la Musique*, qu'il publia en 1785, eut-elle la faveur des gluckistes, qui y reconnurent, exprimés avec plus de netteté et d'élégance que par leur chef, les principes mêmes de leur doctrine.

On peut s'étonner que LACÉPÈDE, si bien doué pour la musique, n'ait pas continué toute sa carrière dans cette voie. Il suffit, comme on va le voir, de bien peu de chose pour l'en dissuader. Peu de temps après son installation dans la capitale, à l'âge de 26 ans, on lui avait demandé d'écrire un opéra d'Omphale. Les répétitions allaient leur train et le public attendait avec impatience la première représentation lorsque l'auteur, piqué dans son amour-propre par le caprice d'une orgueilleuse artiste, retira sa partition et renonça définitivement au théâtre. Il ne composa plus désormais qu'à ses heures et pour des assemblées restreintes. Quelques sextuors, l'ouverture d'Alcine et une messe de *Requiem* restée inédite sont les seuls fragments que l'on ait conservés de son œuvre musicale.

Toute la vie de LACÉPÈDE est en germe dans sa jeunesse et dans son adolescence. Nous l'avons vu penseur, philosophe, écrivain, musicien, naturaliste dès son âge le plus tendre. La chronique nous le montre également intéressé aux sciences physiques et chimiques et créant dans sa ville d'Agen, sous les auspices et dans la bibliothèque même de l'Evêché, une sorte d'académie scientifique dont plusieurs membres, comme lui-même, sont devenus par la suite des savants réputés. On répétait, dans cette académie, les expériences de LAVOISIER, de PRIESTLEY, de GALVANI. On construisait des cerfs-volants électriques à la manière de FRANKLIN et des aérostats selon les frères MONTGOLFIER. Une grande émulation régnait entre les membres.

De la discussion naissaient des théories. LACÉPÈDE n'hésita pas à rassembler les siennes en un Mémoire qu'il soumit à BUFFON. La réponse vint, non moins flatteuse que celle qu'il avait reçue de GLUCK à propos de son opéra d'*Armide*. Comment un jeune homme de son âge et de son tempérament n'en eût-il pas conçu une très haute, une trop haute idée de sa valeur ?

La déception vint seulement quelques années plus tard, lorsque, devenu l'hôte de la capitale, LACÉPÈDE osa publier coup sur coup

un *Essai sur l'Electricité naturelle et artificielle* et une *Physique générale et particulière* en deux volumes. Si les gens du monde, attirés par le style, firent à ces ouvrages un accueil favorable, les savants n'eurent pas de peine à démontrer leur peu de valeur. On n'établit pas sur de simples hypothèses que l'électricité est une combinaison du feu et de l'humidité de l'intérieur de la terre. LACÉPÈDE s'en rendit compte après coup, ne s'obstina point et retira peu à peu ses livres du commerce.

Sans avoir été inventeur en physique ni en chimie. LACÉPÈDE avait une connaissance assez étendue de ces sciences pour s'en souvenir plus tard, dans la rédaction de son *Histoire naturelle*. Bien des passages où il traite de la respiration des Poissons et du rôle de leur vessie gazeuse, des organes électriques de certains d'entre eux et surtout de l'œil si curieux de l'*Anableps* attestent une culture générale dont bien peu de naturalistes de son temps étaient coutumiers.

C'est en 1776, âgé tout juste de 20 ans, que LACÉPÈDE se rend à Paris qui sera désormais, jusqu'à sa mort, sa résidence officielle. Il y accourt plein d'espérance et de fougue, ses registres d'expériences et ses partitions sous le bras.

Les résultats de sa première journée sont bien faits pour exalter son optimisme.

Dès sept heures du matin, à peine descendu de coche, il frappe au Jardin du Roi et se fait indiquer l'appartement de BUFFON. Un domestique en livrée le conduit dans un grand salon où, devant un bureau somptueux, ayant déjà ses manchettes et son jabot étincelants de blancheur, le grand naturaliste relit quelques pages écrites par lui la veille au soir. Voyant son visiteur si jeune, BUFFON fait semblant de croire qu'il est le fils de son correspondant d'Agen et le comble d'éloges sur les travaux de son père. LACÉPÈDE est rouge de plaisir et d'embarras. La situation se dénoue et BUFFON fait promettre au jeune homme de revenir le voir.

Une heure après, chez GLUCK, LACÉPÈDE est embrassé avec tendresse. Le grand musicien lui fait force compliments sur sa partition d'*Armide*. « Vous savez très bien faire de la musique, lui dit-il, et vous avez mieux réussi que moi dans le récitatif. Apprenez avec soin tout ce qui touche à la partie dramatique. Le plus grand avenir musical vous est promis ».

Le même jour, il dîne chez un de ses parents, Monseigneur DE MONTAZET, archevêque de Lyon, qui est de passage à Paris. Il y fait la connaissance d'académiciens et d'hommes de lettres. On lit des morceaux de poésie et d'éloquence. LACÉPÈDE prend part à une de ces conversations brillantes si rares ailleurs que dans une grande capitale.

Enfin la journée s'achève à l'Opéra, dans la loge de GLUCK qui l'a invité à une représentation d'*Alceste*.

Rentré chez lui fort tard, LACÉPÈDE fait le vœu de se consacrer à la double carrière musicale et scientifique. « Ses plans, écrit CUVIER, étaient bien ceux d'un jeune homme qui ne connaît encore de la vie que ses douceurs, et du monde que ce qu'il a d'attrayant. Rendre à l'art musical, par une expression plus vive et plus variée, ce pouvoir qu'il exerçait sur les Anciens et dont les récits nous étonnent encore ; porter dans la physique cette élévation de vue et ces tableaux éloquents par lesquels l'*Histoire naturelle* de Buffon avait acquis tant de célébrité : voilà ce qu'il se proposait, ce que déjà, dans son idée, il se représentait comme à moitié obtenu ».

En fait, ni l'un ni l'autre de ces deux projets ne devait aboutir.

Après un séjour de deux ans dans les provinces rhénanes où il fait admirer son uniforme et ses épaulettes de colonel dans les cours princières de Bade, de Hesse et de Wurtemberg, LACÉPÈDE revient à Paris et se met au travail. C'est l'époque où il écrit et publie à courts intervalles ces ouvrages déjà mentionnés : en 1781, son malheureux *Essai sur l'Electricité* ; en 1782, son opéra d'*Omphale* qu'il retire de la scène ; en 1783, sa *Physique* qui n'a aucun succès ; en 1785, sa *Poétique de la Musique*, œuvre trop partisane pour recueillir des suffrages unanimes.

Heureusement qu'il n'a pas oublié ses promesses à BUFFON. A partir de 1780, il fréquente assidûment le Cabinet d'Histoire naturelle. Il y devient l'élève et l'ami de DAUBENTON qui le présente à THOUIN, à PORTAL, aux DE JUSSIEU. En 1784, BUFFON lui offre la succession de DAUBENTON cadet en qualité de sous-garde et sous-démonstrateur du Cabinet. Dès lors il se fixe au Jardin et commence sa carrière de naturaliste.

La mort récente de son père l'avait plongé dans un grand dénuement sentimental. Il se fait une nouvelle famille en prenant pension chez les GAUTHIER qu'il considère bientôt comme son frère et comme sa sœur et dont le petit garçon, âgé de cinq ans, devient pour lui un véritable fils d'adoption. GAUTHIER est secrétaire et bibliothécaire du Jardin des Plantes. Comme tel, à partir de 1787, il habite le pavillon de l'administration. A côté de DAUBENTON, LACÉPÈDE s'y installe également. Le temps s'écoule alors dans le travail le plus assidu et dans les réunions les plus familiales. L'été, on part pour la campagne, auprès de Montlhéry, au village de Leuville, dont le frère de GAUTHIER est curé.

Telles sont les conditions éminemment favorables dans lesquelles prend naissance la première grande œuvre scientifique de LACÉPÈDE : son *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares* (1788), bientôt suivie par son *Histoire naturelle des Serpents* (1789).

Dans la pensée de BUFFON, comme dans celle de LACÉPÈDE, il s'agit d'une suite à la grande *Histoire naturelle*. Il faut donc employer le même langage éloquent et pompeux pour traiter du

Crapaud ou de la Vipère que s'il s'agissait du roi des animaux ou du Cheval, la plus noble conquête de l'homme. On sent qu'ici le style est inadéquat à l'objet. LACÉPÈDE pourtant se tire d'affaire. Certaines de ses périodes sont dignes des plus grands écrivains. Ecoutez cette phrase admirable, si concise et si harmonieuse malgré sa longueur, qu'il consacre au Dragon fabuleux. « Proclamé, dit-il, par la voix sévère de l'histoire, partout décrit, partout célébré, partout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses victimes par son regard, se transportant sur les nuées avec la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre, dissipant l'obscurité des nuits par l'éclat de ses yeux étincelants, réunissant l'agilité de l'Aigle, la force du Lion, la grandeur du Serpent, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine et adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, le Dragon a été tout, il s'est trouvé partout, hors dans la nature ».

LACÉPÈDE ne laisse de côté rien de ce qui peut rendre intéressants ses écrits. Malheureusement il se laisse entraîner parfois à accrédi- ter des erreurs. Ce qu'il dit du Crapaud est indigne d'un naturaliste. « Depuis longtemps l'opinion a flétri cet animal dégoûtant dont l'ap- proche révolte tous les sens... Tout en est vilain, jusqu'à son nom qui est devenu le signe d'une basse difformité... On est tenté de prendre cet animal informe pour un produit fortuit de l'humidi- té et de la pourriture... Il paraît vicié dans toutes ses parties ». Et ainsi, sur plusieurs pages, s'étale un mépris vulgaire qu'on vou- drait pouvoir effacer de l'œuvre d'un homme qui s'avère, en tant d'autres points, si épris de la nature et de ses spectacles.

LACÉPÈDE est au-dessus de BUFFON quand il admet de classer les animaux et non seulement de les décrire les uns à la suite des autres. L'influence de DAUBENTON a été décisive pour lui faire adopter la méthode linnéenne. Il distingue des ordres, des familles, des genres, des espèces. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il s'arrête exclu- sivement aux caractères extérieurs des êtres soumis à son examen. Son tableau de classification — le voici — ne fait aucune distinction entre les Batraciens et les Reptiles. La Salamandre n'est même pas distinguée génériquement des Lézards. Par contre, les Serpents, à cause de leur privation de membres, sont éloignés de tous les autres ovipares et considérés comme les seuls véritables Reptiles. Il va de soi que LACÉPÈDE y incorpore l'Orvet qui est un Lézard apode.

BUFFON meurt en 1788. LACÉPÈDE termine son *Histoire des Ser- pents* par un hymne à sa mémoire. Avec un enthousiasme exagéré, mais symbole de sa reconnaissance, il exalte « celui qui a plané au-dessus du globe et de ses âges, qui a vu la terre sortant des eaux, etc. ».

A cette époque, un grand changement se produit dans l'existence jusque-là si douce de notre naturaliste. Agé seulement de 32 ans, la période révolutionnaire lui vaut d'être élu député d'Agen à l'Assemblée Constituante en 1789, député de Paris à l'Assemblée Législative en 1791. Entre temps, il commande la garde nationale de la section du Jardin des Plantes. Dans les assemblées, son éloquence et sa méthode l'appellent à la présidence. Il dirige les débats avec la hauteur de vue et la pondération qui le caractérisent. Toutefois il est vite débordé par l'anarchie naissante. Les déboires ne lui sont point épargnés. Un jour, un de ses meilleurs amis, qui n'avait que le tort d'être pamphlétaire, l'englobe dans une *Liste des scélérats qui votent contre le peuple*. Malgré son optimisme, LACÉPÈDE en est ulcéré.

Un autre jour, en 1791, la Reine ayant avec elle ses enfants vient visiter le Cabinet d'Histoire naturelle. Simple prétexte pour demander en réalité à LACÉPÈDE de devenir gouverneur du Dauphin. LACÉPÈDE ressent l'honneur qui lui est fait mais doit trouver des raisons pour refuser. Il est avec la Reine dans l'embrasement d'une fenêtre. La foule alertée à la vue du carrosse royal commence à manifester dans la rue. Il suffirait du moindre incident pour déterminer une émeute. LACÉPÈDE, guidé par son grand bon sens, conseille à la Reine de se montrer, de sourire, de saluer. Marie-Antoinette obéit. Les imprécations de la populace se muent aussitôt en applaudissements.

Mais LACÉPÈDE est las de lutter contre une haine sans cesse renaissante. D'ailleurs son nom, ses anciens titres de noblesse n'inspirent plus confiance. Des menaces sont proférées à son égard. On lui conseille de s'éloigner de la capitale. En 1793 — le 9 mars — il donne sa démission de sous-garde et sous-démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle et se retire à Leuville, avec la famille GAUTHIER. Son poste est donné à Etienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Ce que fut le séjour à Leuville se passe de commentaires. LACÉPÈDE fait aussi peu parler de lui que possible. Ayant emporté ses notes et ses manuscrits, il compose dans le calme de la nature. Il rêve, comme il l'a écrit plus tard, à l'ombre des peupliers inspireurs. Adossé aux ruines de la tour de Montlhéry, son regard s'étend au loin et s'adapte à l'ampleur des sujets qu'il rédige.

Des nouvelles de Paris et du Jardin des Plantes parviennent de temps à autre au proscrit. C'est ainsi qu'il apprend, vers le début de l'été 1793, que la Convention, grâce à l'intervention fulgurante de LAKANAL, vient enfin de prendre en considération le projet de réorganisation du Jardin et du Cabinet, projet élaboré quelques années plus tôt par les Officiers du Jardin du Roi, et auquel lui-même, LACÉPÈDE, a pris une part des plus actives.

Par décret du 10 juin 1793, l'ancien Jardin des Plantes est devenu

le Muséum d'Histoire naturelle. Les anciens professeurs, démonstrateurs et sous-démonstrateurs sont devenus douze professeurs chargés d'enseigner la chimie, la minéralogie, la botanique, l'anatomie, la zoologie. Il y a notamment deux cours de zoologie : l'un concernant les Vertébrés, l'autre les Animaux sans vertèbres. Etienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE et LAMARCK en sont les titulaires.

L'amertume qu'aurait pu ressentir LACÉPÈDE d'être tenu éloigné d'une telle combinaison est atténuée par ce qu'il sait des démarches de ses anciens collègues. On réclame pour lui une chaire complémentaire de zoologie des Reptiles et des Poissons. Seules s'y opposent des raisons politiques. On ne veut pas encore de LACÉPÈDE à Paris. « Il est à la campagne, qu'il y reste ! » déclare ROBESPIERRE. Enfreindre une telle consigne, venant d'un tel homme, eût été s'exposer à une mort certaine. LACÉPÈDE doit patienter encore quelques mois.

Ce n'est qu'après la chute de ROBESPIERRE qu'il reparaît dans la capitale, avec la situation tout à fait inattendue, tout à fait saugrenue en apparence, d'élève à l'École Normale. Dans la pensée des Conventionnels, comme l'explique CUVIER, il s'agissait de réunir sur les mêmes bancs les personnes réputées les plus aptes à devenir rapidement des professeurs et des maîtres. Étrange école, en vérité, où l'on voit BERTHOLLET et Bernardin de SAINT-PIERRE faire la classe aux quadragénaires LACÉPÈDE et LAPLACE, au septuagénaire BOUGAINVILLE, qui sont leurs égaux en savoir, tandis que de simples villageois illettrés restent bouche bée en écoutant leurs leçons.

La « rentrée des classes », si l'on peut dire, avait eu lieu en octobre 1794. Dès le mois de décembre de la même année, la Convention décide de se rallier à l'opinion unanime en divisant la chaire des Vertébrés du Muséum en deux : une chaire consacrée aux Mammifères et aux Oiseaux, une autre réservée aux Reptiles et aux Poissons. Le décret est du 11 décembre. Dès le 12 janvier 1795, l'Assemblée des professeurs désigne LACÉPÈDE pour occuper la chaire d'Ichthyologie et d'Herpétologie. Le 2 février, comme je vous l'ai dit, LACÉPÈDE prend place parmi ses collègues, et ceux-ci, pour marquer leur estime à celui qu'ils considèrent comme le digne continuateur de BUFFON, le nomment directeur du Muséum pour l'année scolaire 1795-1796.

Un honneur entraînant un autre, LACÉPÈDE devient membre de l'Institut par arrêté du Directoire en date du 20 novembre 1795. Il y prend place, avec DAUBENTON, dans la section des sciences physiques dont il sera secrétaire à plusieurs reprises.

De 1795 à 1803, LACÉPÈDE se consacre à peu près entièrement à sa chaire, à son enseignement, à ses collections et à l'édition de l'œuvre qui devait principalement l'illustrer : son *Histoire naturelle*

des Poissons en cinq volumes *in-quarto*, parus en 1798, 1800, 1802, 1803.

Chacune des parties de ce vaste ensemble est précédée d'un discours où LACÉPÈDE émet des vues d'ensemble sur les sujets qu'il expose.

Dans celui qui traite de la nature des Poissons, il commence par définir ces derniers comme des animaux à sang rouge et qui respirent, au milieu de l'eau, par le moyen de branchies. Ces deux caractères lui paraissent nécessaires et suffisants. Ils le sont en effet si l'on a soin de remplacer l'expression « animaux à sang rouge », un peu imprécise, par celle d'« animaux à globules rouges » et, mieux encore, par celle de Vertébrés. Des caractères moins constants sont ensuite ajoutés : la possession de nageoires et celle d'écaillés. Viennent après cela des détails anatomiques sur les divers organes. Le tout est correct et précis.

A l'anatomie succède la physiologie. LACÉPÈDE se préoccupe de la respiration des Poissons et des moyens par lesquels s'accomplissent les échanges gazeux au travers des branchies. Les découvertes de LAVOISIER, de PRIESTLEY, de MONRO sont invoquées par lui à tour de rôle. On sent qu'il connaît les œuvres des chimistes et des physiiciens, ses contemporains. Il a des vues exactes sur les organes sensoriels, notamment sur les oreilles réduites à leur partie interne et sur les yeux dont le cristallin sphérique est en rapport avec la densité du milieu aqueux. Il se trompe sur la ligne latérale qu'il croit être un organe de sécrétion du mucus cutané. Sur la vessie gazeuse, dont il connaît très bien les diverses formes et dispositions, sa théorie est celle qui est encore classique à l'heure actuelle, bien que peut-être inexacte. Il l'envisage comme un organe hydrostatique qui se vide ou se remplit de gaz et permet aux Poissons d'effectuer dans l'eau des mouvements ascensionnels ou descensionnels.

Tout ce que dit LACÉPÈDE de la reproduction des Poissons est frappé au coin du bon sens : fécondation externe chez la plupart, fécondation interne chez quelques-uns, viviparité chez un petit nombre dont les œufs sont, pour ainsi dire, couvés à l'intérieur de la mère. Il prend soin de distinguer ces « poissons vipères » — nous dirions aujourd'hui ovo-vivipares — des véritables animaux vivipares dont les foetus sont rattachés à leur mère par un placenta.

Au sujet des migrations, il oppose, comme on le fait de nos jours, les grands migrateurs (exemple : le Saumon) aux petits migrateurs (Hareng, Maquereau) qui se contentent d'aller du large et de la profondeur vers la côte à l'époque de leur reproduction. C'est exactement la théorie qui trouve aujourd'hui sa confirmation dans l'étude biométrique des races locales.

Les discours du tome II et du tome III ont une grande importance philosophique. A propos de la pisciculture, LACÉPÈDE est amené

aux questions d'élevage qui le conduisent à celles d'hybridation et de sélection. Les Poissons fossiles lui donnent à réfléchir sur la durée des espèces. « A l'exemple des sages de l'Antiquité, dit-il, étendons nos regards sur le temps qui s'avance, aussi bien que sur le temps qui fuit. Sachons voir ce qui sera dans ce qui a été, et, par une pensée hardie, créons pour ainsi dire l'avenir en portant le passé au-delà du point où nous sommes ». Ce qui frappe tout d'abord est le perpétuel devenir des êtres qui nous entourent et de nous-mêmes. Tous commencent et finissent. Tous s'acheminent vers le néant. Il en est d'éphémères et de pérennes. Or les espèces se comportent comme les individus. Elles sont en perpétuelle transformation. Qui veut les définir, les décrire, doit les fixer arbitrairement dans la fuite du temps. « Pourquoi ne pas proclamer une vérité aussi importante ? Il en est de l'espèce comme du genre, de l'ordre et de la classe. Elle n'est qu'une abstraction de l'esprit, qu'une idée collective nécessaire pour concevoir, pour comparer, pour connaître, pour instruire » ; en somme une fiction du naturaliste désireux de classer et de cataloguer.

On avouera qu'il est impossible d'exprimer d'une façon plus énergique le principe même de l'évolution. LACÉPÈDE se montre le digne élève de BUFFON et le précurseur, en quelque sorte, de LAMARCK dont la *Philosophie zoologique* paraîtra seulement en 1809. Il s'oppose d'autre part à CUVIER quand il réfute à l'avance la théorie des révolutions du globe. Selon lui, la nature use surtout de forces puissantes et faiblement graduées, de transformations insensibles et indéfiniment superposées, de métamorphoses lentes et progressives.

Sans plus insister sur les idées philosophiques de LACÉPÈDE, demandons-nous ce que vaut son œuvre purement ichthyologique. Il faut distinguer sa classification et sa description des espèces.

En systématique, LACÉPÈDE établit d'abord deux grandes sous-classes : Poissons cartilagineux et Poissons osseux, imitées de celles de WILLUGHBY et de PENNANT. Cette division eût été bonne à condition de ne pas incorporer aux cartilagineux des Poissons osseux comme les Balistes et les Coffres. Ensuite LACÉPÈDE introduit un groupement maladroit d'après la présence ou l'absence d'opercules et de rayons branchiostèges. Il achève enfin son système, à la manière de LINNÉ, en ayant recours à la position des nageoires pelviennes. Il consacre en somme les expressions d'Apodes, de Jugulaires, de Thoraciques et d'Abdominaux qui se sont maintenues en ichthyologie jusqu'à une date récente. Mais combien tout cet ensemble est artificiel ! On y voit côte à côte les Squales et les Balistes, les Esturgeons et les Coffres. Inversement, les Murènes sont éloignées des Anguilles tandis que celles-ci voisinent avec les Espadons.

A la décharge de LACÉPÈDE, il faut dire que sa classification des

Poissons, si artificielle qu'elle soit, l'est moins que celle de son contemporain BLOCH qui classe ces êtres, d'après le nombre de leurs nageoires, en Monoptérygiens, Diptérygiens, etc., jusqu'aux Endécaptérygiens ou Poissons à onze nageoires.

Les espèces décrites par LACÉPÈDE sont au nombre de 1.463. Si l'on ramène ce nombre à 1.300 pour tenir compte des synonymies, on voit que LACÉPÈDE s'élève encore fort au-dessus de LINNÉ (environ 400 espèces) et de GMELIN (environ 800). BLOCH lui-même n'arriva qu'à 450 au total dans son *Histoire économique des Poissons d'Allemagne* et dans son *Histoire naturelle des Poissons étrangers*.

A quoi tient cette richesse de l'œuvre lacépédienne ? D'abord, à l'étendue de la collection du Muséum qui s'était enrichie progressivement depuis le milieu du XVIII^e siècle. Ensuite et surtout à ce que LACÉPÈDE avait pu utiliser un grand nombre de manuscrits, de dessins, de peintures de diverses provenances : albums d'estampes japonaises et chinoises, documents recueillis aux Antilles par le père PLUMIER, documents rassemblés à l'Île de France et dans l'océan Indien par COMMERSON.

Il y avait là des matériaux suffisants pour asseoir sur une large base une Histoire naturelle des Poissons. Le malheur est que LACÉPÈDE, par suite de diverses circonstances, n'eut jamais en main que des fragments de ces matériaux. Son départ précipité « à la campagne », pour employer l'euphémisme de ROBESPIERRE, n'avait pas peu contribué, d'autre part, à établir des confusions dans ses notes. Il en est résulté de graves erreurs que LACÉPÈDE n'a pas su éviter pendant son séjour à Leuville ni corriger après son retour à Paris.

Il lui arrive fréquemment de tirer trois ou quatre espèces différentes de notes et de dessins se rapportant au même sujet. En voici un exemple : d'après la description d'un Serran de l'île de France, LACÉPÈDE établit son Holocentre jaune et bleu ; d'après un premier dessin au crayon où les écailles sont omises, il établit son Holocentre gymnose ; d'après un deuxième dessin fait à la plume et enluminé de noir et de jaune, il fait son Bodian à grosse tête.

L'apogée dans la confusion est atteinte lorsqu'il s'agit de documents provenant du père PLUMIER. Une copie de certains d'entre eux étant parvenue à BLOCH, celui-ci les exploite en effet avec aussi peu de discernement que LACÉPÈDE. Puis les deux auteurs se copient l'un l'autre et surajoutent leurs erreurs.

Il a fallu toute la ténacité de VALENCIENNES pour débrouiller ces synonymies complexes. Aussi ne ménage-t-il pas LACÉPÈDE chaque fois que l'occasion s'en présente. Il l'attaque avec véhémence à plusieurs reprises. Si justifiées que soient ces assauts, l'essentiel est qu'ils ne nous fassent pas oublier l'œuvre accomplie. Il n'a manqué à LACÉPÈDE qu'une dose suffisante d'esprit critique et que

des conditions de travail satisfaisantes pour mener à bien le premier des grands inventaires ichthyologiques du monde.

LACÉPÈDE avait épousé en 1795 la veuve de son ami GAUTHIER chez qui il avait pris pension au Jardin des Plantes, puis à Leuville. En 1802, il a la douleur de voir succomber à une lente et cruelle maladie cette compagne et inspiratrice de son œuvre. Il lui dédie en ces termes le tome V de son *Histoire naturelle des Poissons* : « A la douce bienfaisance, à la sensibilité profonde, à la grâce touchante, à l'esprit supérieur d'Anne-Caroline Hubert-Jubé Lacépède, en hommage d'amour, de reconnaissance et de douleur éternelle ».

Il faut dire que l'attachement des deux époux dépassait la commune mesure et se haussait au ton du romantisme naissant. Madame LACÉPÈDE, se sentant mourir, avait écrit douze lettres qu'elle avait confiées à un ami, en lui demandant de les adresser à son mari, à raison d'une par mois, après sa mort. LACÉPÈDE, de son côté, porta toujours sur sa poitrine un médaillon ayant appartenu à sa femme et dans lequel il avait inclus sa volonté formelle d'être inhumé avec elle dans le cimetière de Leuville et de partager le même cercueil.

En fait, LACÉPÈDE ne s'est jamais remis complètement de la mort de sa femme. Elle disparue, il ne s'est plus senti le courage de parachever son œuvre scientifique. A part son *Histoire des Cétacés* publiée en 1804, mais terminée sans doute, à l'état de manuscrit, avant 1802, il n'écrira plus, sur le tard, que des romans sentimentaux et des élucubrations sociologiques sans grand intérêt. Au Muséum, il se fait suppléer à partir de 1802 par Constant DUMÉRIL qui deviendra son successeur en 1825.

*
* *

Par une curieuse résurrection, LACÉPÈDE mort à la science renaît à la vie politique par son accession, en 1803, à la dignité de grand chancelier de la Légion d'honneur.

A vrai dire, il n'avait jamais abandonné la vie politique mais l'avait fait passer au second plan. Membre du Conseil des Cinq-Cents en 1797, sénateur en 1799, président du Sénat en 1801, il avait eu l'occasion d'être le porte-parole de ces assemblées dans des circonstances mémorables.

Avant de devenir Empereur des Français, BONAPARTE avait donc pu apprécier les qualités humaines de celui qui était en même temps son collègue à l'Institut et qu'il retrouvait également dans les loges maçonniques. L'avantage de rallier à sa cause un tel serviteur ne pouvait échapper à un tel psychologue. Et c'est pourquoi, ayant créé la Légion d'honneur pour récompenser principalement l'héroïsme des champs de bataille, désirant aussi se concilier l'élite intellectuelle de la nation, l'Empereur fait appel à LACÉPÈDE comme au

seul personnage capable de représenter et de diriger à ses débuts l'ordre prestigieux dont l'éclat doit éblouir le monde.

Nommé grand chancelier de la Légion d'honneur le 14 août 1803, LACÉPÈDE conservera cette fonction jusqu'à la chute de l'empire, en 1814, la recouvrera pendant les Cent-jours et ne la perdra définitivement que le 2 juillet 1815.

Douze années de service sous le plus despotique des maîtres et à la tête d'une institution des plus remuantes, des plus évoluantés, des plus menacées à certains moments, exigeaient évidemment des qualités exceptionnelles. LACÉPÈDE les eut toutes et fut, dans la plus complète acception du mot, *the right man in the right place*.

Il fallait, pour représenter dignement la Légion d'honneur dans les cérémonies officielles et dans les réceptions privées, un homme sans tache et qui eut à la fois un grand nom et une illustre réputation. Or LACÉPÈDE était un savant universellement connu et, qui plus est, appartenant par ses attaches à l'ancien régime et n'ayant jamais encouru, même au plus fort de la tourmente révolutionnaire, l'opprobre de ses concitoyens. Aristocrate de naissance, Monsieur le comte DE LACÉPÈDE ne pouvait qu'évoluer à son aise parmi les dignitaires de la cour impériale. Allié par sa famille aux maisons princières de Bourgogne, de Lorraine et de Bade, apparenté à plusieurs seigneuries de Guyenne et de Gascogne, arborant quand il le fallait le titre exhumé de duc de Mont-Saint-Jean, LACÉPÈDE était de vieille noblesse et ne pouvait qu'être respecté par la noblesse impériale dépourvue, cela va sans dire, d'autant de quartiers.

Ce n'est pas que LACÉPÈDE fut orgueilleux de ses titres et qu'il fut à proprement parler un homme de cour. La simplicité de sa vie et de ses manières le tenaient éloigné dans toute la mesure du possible du luxe et de la représentation. Il paraissait en public quand il le fallait, ni trop, ni trop peu, et rentrait ensuite dans ses bureaux de la chancellerie où l'attendait une besogne écrasante.

Organiser un ordre comme celui de la Légion d'honneur, en établir les projets de règlement intérieur, en assurer la prospérité morale et financière, rédiger les lettres de nomination des nouveaux membres et répondre aux innombrables missives des anciens ou de leur famille, donner des audiences — jusqu'à 19.000 en une seule année — créer de toutes pièces les maisons d'éducation de Paris, de Saint-Denis et d'Ecouen, diriger en somme dans toutes ses parties une institution dont le domaine n'était autre que celui d'un empire grandissant aux dimensions de la moitié de l'Europe, telle fut l'œuvre administrative du naturaliste LACÉPÈDE. Il fallait ce grand changement dans sa vie pour le distraire de son inconsolable veuvage.

Ne buvant que de l'eau, mangeant peu, dormant à peine, jour et nuit il pensait, réfléchissait, coordonnait. NAPOLEON lui-même se montrait surpris de sa capacité de travail. Lui ayant demandé

quel en était le secret : « C'est, répondit LACÉPÈDE, que j'emploie la méthode des naturalistes ». CUVIER rapporte ce propos et le justifie en montrant que l'habitude de l'analyse et de la synthèse, du classement systématique, de la rédaction de diagnoses concises, ne pouvait qu'être une excellente préparation à organiser et administrer dans un autre domaine. Il faut dire que LACÉPÈDE était également servi par une extraordinaire mémoire qui lui permettait de composer sans écrire de nombreuses lettres ou d'importants discours qu'il n'avait plus ensuite qu'à dicter à ses sténographes.

L'éloquence naturelle de LACÉPÈDE, s'exprimant dans le style pompeux imité de BUFFON, convenait excellemment à la pompe impériale, sinon à l'*Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares et des Poissons*. Certaines lettres du grand chancelier sont des modèles du genre. En veut-on un exemple ? Voici en quels termes il annonce au contre-amiral VER HUELL sa nomination dans la Légion d'honneur : « Votre conduite glorieuse, Monsieur le Contre-amiral, excite l'admiration des Français. Vous venez de repousser les escadres ennemies en digne émule des Troin et des Ruyter. Recevez, au nom de la Victoire, la palme que méritent votre valeur et votre habileté. L'Empereur vient d'ordonner que vous fassiez partie de l'élite de la nation française. Je m'empresse, en exécution des ordres de Sa Majesté Impériale, de vous adresser votre brevet de membre de la Légion d'honneur. Il est très heureux pour moi, Monsieur le Contre-Amiral, d'être auprès de vous l'organe de la bienveillance de l'Empereur et de la reconnaissance publique ». (La lettre est datée du 2 prairial an XII).

Il fallait beaucoup de diplomatie et de souplesse de langage pour tenir le rôle de grand chancelier de la Légion d'honneur, comme aussi pour représenter le Sénat impérial dans des cérémonies devenues historiques. LACÉPÈDE a toujours excellé dans ces missions délicates. C'est lui qui, le 28 floréal an XII, comme rapporteur de la Commission du Sénat, décerne au premier Consul le titre d'Empereur des Français. Lui qui encore, en qualité de grand chancelier, prononce le discours officiel à la grandiose cérémonie du 26 messidor an XII (15 juillet 1804), où les légionnaires rassemblés dans la chapelle des Invalides prêtent serment à l'Empereur. Lui qui enfin, à l'issue de la brillante campagne d'Autriche, fait adopter par le Sénat, dans sa séance du 1^{er} janvier 1806, un décret dont il est l'auteur et qui a pour but de conférer à NAPOLÉON le titre de *grand*.

On a beaucoup reproché à LACÉPÈDE les discours prononcés en ces diverses circonstances. On les a trouvés, avec une apparence de raison, tissés de flatteries et de flagorneries. A cause d'eux, LACÉPÈDE a été qualifié d'adulateur sans dignité et sans mesure. CHATEAUBRIAND, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, le flagelle de mots terribles : « Monsieur de Lacépède, dit-il, avait parlé convena-

blement des Reptiles ovipares ; mais il ne pouvait se tenir debout ». Et plus loin : « L'historien des Reptiles, en osant congratuler Napoléon sur les prospérités publiques ; est effrayé de son courage ».

Se plaçant à un point de vue un peu différent, on a fait aussi à LACÉPÈDE le reproche d'avoir survécu à tous les régimes et d'avoir été successivement royaliste, républicain, bonapartiste, impérialiste, avant de redevenir, sur ses vieux jours, avec le titre de pair de France, un des soutiens de la royauté. J'ai sous les yeux un article de dictionnaire biographique qui se termine par ces mots : « Monsieur le comte de Lacépède fut accepté par tous les pouvoirs parce qu'il les accepta tous. Il a grandi sous la République, grandi sous le Directoire, grandi sous le Consulat, sous l'Empire, sous la Restauration, et lui-même nous a laissé la formule générale qui explique cette étonnante succession de prospérités politiques : « Dieu m'a fait la grâce de ne jamais manquer à l'obéissance due aux lois et au gouvernement établi ».

A s'en tenir à cette profession de foi, on pourrait taxer LACÉPÈDE d'avoir été profondément indifférent en matière politique. L'a-t-il été réellement ? Je ne le crois pas. Son opinion politique était la nécessité d'un régime fort. LACÉPÈDE avait surtout en haine le désordre et l'anarchie. Or ceci explique bien des choses : son ralliement à la Révolution quand la Monarchie s'écroule dans la gabegie financière et administrative ; son ralliement à l'Empire après des années de troubles révolutionnaires ; son ralliement final à la Restauration quand l'Empire se désagrège. Par un tropisme invariable, LACÉPÈDE se dirige toujours vers le régime capable de sortir la France du chaos où l'a plongée le régime précédent.

L'accusation portée contre LACÉPÈDE d'avoir été l'un des plus vils courtisans du régime impérial ne saurait être retenue que si LACÉPÈDE avait toujours plié aveuglément devant son maître et que s'il avait tiré profit de ses adulations. Or la réalité est toute différente.

LACÉPÈDE a tenu tête à l'Empereur lorsqu'il s'est agi à deux reprises de défendre la Légion d'honneur contre la concurrence d'ordres nouveaux. En 1809, il essaie de le dissuader de mettre suite à son projet de créer l'ordre des Trois Toisons d'or. En 1812, il lui écrit à trois reprises différentes pour le mettre en garde contre le danger de créer l'ordre de la Réunion. Une de ses lettres contient des mots si durs que tout autre que LACÉPÈDE en eût encouru la disgrâce.

Dans une autre circonstance, l'Empereur commande à son grand chancelier de faire reprendre leur croix à des officiers qui l'avaient gagnée par leur bravoure, sans avoir l'ancienneté réglementaire pour l'obtenir. LACÉPÈDE refuse d'obtempérer, mais en vain. « Eh bien ! dit-il à l'Empereur, je vous demande pour ces officiers ce que je

voudrais obtenir pour moi, si j'étais à leur place, c'est d'envoyer aussi l'ordre de les fusiller ».

Ainsi LACÉPÈDE ne craignait pas de dire son fait à l'Empereur lorsque les circonstances l'exigeaient. Qu'il n'ait tiré aucun profit de ses adulations ressort d'autre part, avec évidence, du fait qu'il faillit se ruiner dans l'exercice de ses hautes fonctions. La grande chancellerie était purement honorifique. Or LACÉPÈDE poussait la bienfaisance et le désintéressement jusqu'à payer de sa poche des secours aux légionnaires nécessiteux et à leurs familles. Sa main gauche ignorait ce que donnait sa main droite. Le plus souvent, il laissait croire que ses largesses venaient de fonds publics qui auraient eu cette destination. CUVIER s'est plu à rassembler, dans son *Eloge historique de Lacépède*, plusieurs marques de cette philanthropie poussée jusqu'à l'abnégation. A défaut d'autres témoignages, une pépite d'or conservée dans les collections du Muséum suffirait à nous faire sentir cet immense désintéressement. Elle avait été offerte au grand chancelier dont on voulait se concilier les faveurs. LACÉPÈDE remercia, mais au nom du Muséum d'Histoire naturelle où il avait pensé, disait-il, que s'adressait cette marque de générosité... On ne fit pas auprès de lui d'autre tentative de corruption.

Voici donc un haut dignitaire qui tient tête à l'Empereur et qui est philanthrope au point de se ruiner, qui ne demande rien pour lui-même et qui reste inaccessible à la corruption. Qui plus est, ce haut dignitaire, parvenu au faite des honneurs, demande avec insistance qu'on lui permette de rentrer dans l'ombre. Car LACÉPÈDE n'a rien fait d'autre pendant toute la durée de sa grande chancellerie. En 1804, peu de jours avant l'établissement de l'Empire, il demande qu'on le relève d'une fonction dont il se croit indigne. En 1805, il envoie sa démission pour raison de santé. En 1806, il adresse à l'Empereur jusqu'à sept lettres de démission toutes aussi pressantes les unes que les autres. En 1807, il revient à la charge. On compte au cours de cette année quatre lettres dans lesquelles il supplie qu'on le remplace. Dans les années suivantes, les démissions succèdent aux démissions. C'est devenu une rengaine à laquelle l'Empereur ne prête plus attention. Ou il dédaigne de répondre, ou il couvre LACÉPÈDE de louanges, ou il le somme de rester jusqu'à la fin de ses jours. « Il faut mourir sous le harnais, lui dit-il ; il me serait impossible de vous remplacer ». Quel étrange spectacle que celui du maître du monde, entouré d'ambitieux dont il ne sait comment assouvir l'avidité, et que rien ne peut décider à se séparer de LACÉPÈDE ; celui-ci, d'autre part, le suppliant de le décharger d'un faix devenu trop lourd à ses épaules.

Combien, après de telles références, paraît mal informé l'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, lorsqu'il écrit, à propos de

mon illustre prédécesseur : « Lacépède était un de ces savants qui mettent volontiers une plume exercée au service d'un pouvoir largement rémunérateur ».

Non, LACÉPÈDE ne fut ni intéressé pécuniairement, ni désireux d'honneurs. Il n'était pas un courtisan professionnel. Ses hautes fonctions furent un sacerdoce auquel il donna toujours, en toute sincérité, le meilleur de soi-même. Sa philanthropie n'eut d'égale que son dévouement à la cause publique.

Il fallut à LACÉPÈDE attendre la chute de l'Empire pour jouir enfin de la retraite studieuse qu'il ambitionnait. Il avait acheté dans la banlieue nord de Paris, sur la route de Saint-Denis à Enghien, près d'Épinay-sur-Seine, une demeure discrète au milieu d'un parc. Il y vivait en compagnie de son fils d'adoption et de sa belle-fille qu'il chérissait et qui, pour son malheur, mourut en 1822. Dès lors, il abandonna complètement la vie publique et se voua au culte de ses morts. Deux fois par semaine, il se rendait au cimetière. Le lundi, il se faisait conduire à l'Institut. C'est au cours d'une séance de l'Académie qu'il contracta sans doute la variole d'une poignée de mains que lui donna Constant DUMÉRIL qui venait de soigner des varioleux. Trop confiant dans son tempérament, LACÉPÈDE avait négligé de se faire vacciner selon la méthode jennérienne. Quelques jours après, la variole se déclara et bientôt il mourut sans avoir rien changé à ses habitudes, à sa mansuétude, à la délicatesse de ses paroles. Sur son lit de mort, il aurait pu dire comme VOLTAIRE : « J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage ».

Le 8 octobre 1825 eurent lieu les obsèques en présence d'une foule considérable. Tous les habitants d'Épinay pleuraient leur concitoyen comme ils auraient pleuré un membre de leur famille. Devant la tombe ouverte, bien des discours furent prononcés qui tous, unanimement, dirent la bienveillance, le désintéressement, l'abnégation de soi-même du disparu. « Ah ! Qu'ils sont heureux, s'écria GEOFFROY SAINT-HILAIRE, parlant au nom du Muséum, ceux qui ont vécu avec ce sage, qui ont été admis dans son intimité ! Ils savent jusqu'où peuvent s'exalter les facultés de l'homme pour le bien, jusqu'où peut aller la passion de la bienveillance ».

*
*
*

MESDAMES, MESSIEURS,

L'œuvre scientifique de LACÉPÈDE a ouvert la voie à deux sciences, l'Ichthyologie et l'Herpétologie, qui n'ont cessé d'être cultivées au Muséum depuis le début du XIX^e siècle.

Le successeur immédiat de LACÉPÈDE, Constant DUMÉRIL, a réalisé en collaboration avec BIBRON une *Erpétologie générale* en neuf

volumes qui peut être considérée comme le prolongement de l'*Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares*.

En même temps que lui, deux de ses collègues au Muséum, l'illustre Georges CUVIER et Achille VALENCIENNES, ont entrepris et mené à bien une *Histoire naturelle des Poissons* en vingt-deux volumes, véritable monument de la science ichthyologique, qui continue en quelque sorte l'*Histoire naturelle des Poissons* publiée trente ans plus tôt par LACÉPÈDE.

Auguste DUMÉRIL, successeur de son père, fut principalement ichthyologiste. Son *Ichthyologie générale* complète l'œuvre de CUVIER et de VALENCIENNES en ce qui concerne les Poissons cartilagineux. Auguste DUMÉRIL a été aussi l'initiateur au Muséum des études biologiques sur les Reptiles et les Batraciens. On lui doit la découverte de la néoténie des Axolotls et plusieurs expériences sur la survie des Grenouilles et des Crapauds en vase clos.

Le successeur d'Auguste DUMÉRIL dans la chaire d'Ichthyologie et d'Herpétologie fut Léon VAILLANT, surtout connu par ses recherches sur les Poissons abyssaux provenant des croisières océanographiques du « TRAVAILLEUR » et du « TALISMAN ».

À ce point de vue, son œuvre a été poursuivie par Louis ROULE, dont les résultats des croisières du Prince de Monaco et les Dana-Reports s'honorent de contenir plusieurs importants mémoires.

Mais Léon VAILLANT a aussi commencé l'étude des Poissons d'eau douce des colonies françaises, étude poussée ultérieurement, à son plus haut point, par Jacques PELLEGRIN. Plusieurs ouvrages de ce savant sont devenus classiques : *Poissons du Bassin du Tchad*, *Poissons des eaux douces de l'Afrique du Nord et de l'Afrique occidentale*, *Poissons de Syrie et d'Asie-mineure*, *Poissons du Congo*, *Poissons des eaux douces de Madagascar*.

Tandis que VAILLANT, ROULE et PELLEGRIN s'adonnaient presque exclusivement à l'Ichthyologie, ce sont des Aides-naturalistes et des Assistants qui continuaient l'œuvre herpétologique de Constant DUMÉRIL. Je cite principalement, parmi eux, Firmin BOCOURT, François MOCQUARD, Fernand ANGEL, grâce à qui la France n'a cessé d'être représentée dans la systématique ardue des Reptiles et des Batraciens.

Je ne saurais oublier enfin Madame PHISALIX — dernière nommée mais non des moindres — qui, entrée au Muséum comme travailleuse libre il y a exactement un demi-siècle, entrée au laboratoire d'Ichthyologie et d'Herpétologie en 1910, poursuit encore à l'heure actuelle, avec sa vaillance coutumière, la série ininterrompue de ses recherches sur les animaux venimeux et leurs venins. Digne émule de son mari enlevé prématurément à la science, Madame PHISALIX a été la biologiste parmi les systématiciens du laboratoire. Grâce à elle, on n'y a pas tout à fait oublié que les animaux sont

d'abord des êtres vivants avant de devenir des cadavres conservés dans l'alcool.

Septième titulaire d'une des plus anciennes et des plus importantes chaires de collections du Muséum, j'éprouve, croyez-le bien, quelque effroi à l'idée des charges qui m'incombent.

Mes devoirs sont multiples.

Il me faut d'abord maintenir la chaire dans la double voie que lui a tracée LACÉPÈDE. Les Poissons d'une part, les Reptiles et les Batraciens de l'autre, doivent y faire l'objet d'études incessantes et poursuivies parallèlement.

Dans chacune de ces disciplines, si le point de vue principal, celui qui est notre raison d'être, doit rester éternellement la systématique, encore faut-il que celle-ci se modernise. Purement fondée sur la morphologie externe avec LACÉPÈDE ; reposant ensuite sur l'anatomie avec CUVIER, elle doit aujourd'hui s'appuyer sur la biologie au sens le plus large du mot. On ne conçoit plus la systématique sans éthologie, sans écologie, sans distribution géographique.

Le Muséum, comme son nom l'indique, est avant tout un Musée. Les collections de Poissons et de Reptiles y occupent une large place. Les présenter au public pour son instruction et aux savants pour leurs recherches est une double tâche qui ne peut être négligée. On se représente difficilement le travail qu'exigent la détermination, la conservation, la présentation, l'utilisation de centaines de milliers d'animaux conservés à sec ou dans l'alcool. Etablir leurs fichiers, rédiger leurs catalogues, sont des tâches de longue haleine qui nécessitent un grand dévouement et une patience exemplaire.

Maintenir et faire prospérer la science pure dans un monde trop enclin à n'apprécier que ce qui profite pécuniairement et matériellement est peut-être ce qu'il y a de plus héroïque. L'avenir démontrera que nous sommes tous, au Muséum, capables de ce courage et de cette abnégation.